

Québec français

Le conte de Menaud

Félix-Antoine Savard

Le conte de Menaud
Numéro 17, février 1975

URI : id.erudit.org/iderudit/56850ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN 0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Savard, F. (1975). *Le conte de Menaud*. *Québec français*, (17), 22–23.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1975

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



LE CONTE DE MENAUD

Et le vieil homme commençait
par leur parler du fleuve, du Temps, de
la Terre et des bois sans fin de son pays.

Il y avait une fois un vieil homme qui habitait un beau pays situé entre le grand fleuve et les hautes montagnes de Charlevoix. Il vivait là dans la retraite, le silence et parmi des souvenirs qui se prolongeaient, souvent, très loin dans le passé.

Beaucoup de gens, des jeunes surtout, venaient le voir pour lui demander le secret du vrai bonheur et de la vraie liberté. Et le vieil homme commençait par leur parler du fleuve, du temps, de la terre et des bois sans fin de son pays. Après quoi, il prenait avec eux, en paroles, le paisible sentier de la haute montagne, et ses propos finissaient par une prière qui s'élevait comme un bel oiseau de lumière au-dessus des vains bruits que font les hommes.

L'une de ses innocentes manies était d'écrire des signes. Il en avait beaucoup écrit et ne cessait d'en écrire chaque jour sur des papiers qu'il se plaisait à parsemer de pétales de fleurs, « parce que, disait-il, l'âme s'y retrouve, comme dans ce jardin où furent prononcées les premières paroles humaines ».

Mais avant d'écrire, c'est tout respectueusement et longuement qu'il interrogeait les êtres, même les plus humbles. Après quoi, il essayait d'introduire dans les signes ce qui lui avait été révélé, et parfois, les idées mystérieuses ou secrets que certains êtres lui avaient confiés.

Mais tout ce travail n'allait pas sans peine; et souvent, après beaucoup de patientes et de déceptions, ce vieil homme, lassé, détruisait le lendemain ce qu'il avait écrit la veille.

Certains beaux soirs, après avoir marché, longtemps marché entre le soleil et l'ombre et dans la vérité du soleil et les vérités mystérieuses de l'ombre, le vieil homme s'asseyait paisiblement devant son feu et jonglait. C'était dans le haut pays de l'Ouabapimish-Kamagou, où il y a une rivière au cours entrecoupé d'eaux bleues et d'eaux blanches et qui raconte, en son langage beaucoup de choses sur les hommes et beaucoup plus de choses sur les infinis mystères de la nature.

Dans ce pays de lumière et de certitude, resté tel que Dieu l'avait fait au commencement du monde, le vieil homme retrouvait l'ordre; et cet ordre le remplissant d'une grande joie de reconnaissance, il cherchait à harmoniser le chant de son âme avec le chant de cet ordre.

Or, un soir que le vieil homme ainsi devant son feu, se murmurait à lui-même toutes sortes d'alleluias, il arriva que des jeunes gens qui cherchaient la vraie vérité et la vraie liberté s'en vinrent le voir. Car on parlait souvent, dans les écoles, de cet étrange vieil homme et des livres qu'il avait écrits.

Après les salutations d'usage, ils s'assirent respectueusement devant lui, et, montrant l'un de ses livres, ils le prièrent de leur en expliquer l'origine.

Alors, après un long silence, devant son feu, le vieil homme leur parla à peu près en ces termes: « Il n'est point facile de dire le lointain commencement des choses. Car tout commencement est petit; mais ce petit contient le grand en germe, et ne peut guère s'expliquer que par ces mots de l'âme qui habitent un pays merveilleux, lequel est situé aux confins du silence.

« Il est bon, quand même, de vous dire qu'il y a bien des années, dans un royaume par delà le haut mont de la Basilique Neigeuse, où passe la ligne du Serpent, il me souvient qu'il y avait un jeune homme comme vous qui cherchait le secret de la vraie vérité et de la vraie liberté, car c'est le plus rare et le plus précieux des trésors.

« Ce jeune homme avait fait de longues études, appris plusieurs langues, lu beaucoup de poètes d'entre

ceux dont les poèmes demeureront toujours. Mais il avait eu soin de pratiquer aussi les vieux Sages des Temps anciens qui sont plus près de la vérité parce qu'ils sont plus près de Dieu; et il ne parlait jamais de ces vieux Sages sans joindre les mains vers en haut.

« Il avait aussi, pieusement lu et relu l'histoire de son pays. Il la jugeait noble, faite par de grands et saints hommes, et pleine de promesses jusqu'à ce jour où le destin de son peuple avait été, dans son premier élan, en grande partie, hélas, brisé. Et cela lui causait beaucoup de peine au cœur, beaucoup d'inquiétudes, et même, parfois, le poussait à des sentiments de révolte, contre ceux qui menaçaient la liberté de sa patrie.

« Ainsi allait sa vie jusqu'au jour où, s'étant rendu porter la parole de Dieu aux draveurs de l'Ouabapimish-Kamagou, il rencontra un être extraordinaire qu'on surnommait Menaud. Ce grand homme des rivières et des bois n'avait point fréquenté les hautes écoles, mais les misères ou traverses de la dure vie qu'il avait vécue lui avaient appris beaucoup de choses, et il incarnait comme l'âme souffrante de son pays.

« Or, un soir qu'après sa dure journée de draveur, Menaud s'était replongé dans ses tristes pensées et jongleries coutumières, il se mit enfin à parler; et comme s'il eût été, à lui seul, tout son peuple, il protesta avec véhémence devant la terre, les eaux, les bois, que c'était pour y vivre en libres maîtres et non en serviteurs que ce pays appartenait aux siens.

« Vous connaissez la suite du livre dont l'origine vous intriguait », dit le vieil homme aux jeunes qui l'écoutaient avec une affectueuse attention.

Les lourdes ombres, comme les mystères des œuvres humaines, étaient descendues sur la vallée.

Montrant alors la haute montagne que le soleil illuminait glorieusement encore et qu'en souvenir des héros d'autrefois il avait nommée l'Acropole, il dit:

« C'est sur une montagne semblable, au-dessus des conflits et des basses passions de leur cité, que les Grecs avaient placé les mémorables souvenirs de leur patrie et les signes de la sagesse et de la liberté ».

Il raviva son feu et prononça lentement:

« C'est dans les souffrances de sa chair, dans la vraie vérité de son intelligence et dans la droiture de son cœur, qu'un très humble homme de bois de chez-nous a trouvé, comme les Anciens, la justice et la force de son cri.

« Et, pour moi, ce cri de vérité et de liberté était le cri d'un être pur. C'est pourquoi j'ai voulu vous le faire entendre. »

Mais comme l'heure s'en était allée dans la grande nuit, le vieil ami de Menaud rentra dans la sérénité de ses pensées et de ses prières comme en son refuge de lumière, d'espérance et d'amour.

F.-Antoine Savard
ptre

Novembre 1972.

Ce conte a été publié dans le *Bulletin du Centre de Recherche en civilisation Canadienne-française*, vol. III, n° 1.